

La mauvaise foi

1.

Il m'est difficile d'écrire ce texte en ces temps mouvementés de mobilisation. S'opposent à moi les contradictions qui sont les nôtres, Bastien, et que nous partageons : que voulons-nous tenir et défendre avec l'art au sein de ce système si dysfonctionnel ? Que peut-on déranger dans ce désordre ?

Quand ce ne sont pas les grèves contre la réforme des retraites, c'est autre chose. On est toujours dérangé.es quand il faut écrire, peindre, produire, souvent plus qu'on ne dérange.

Dans ton portfolio tu dis : « C'est assez naturellement que je tente d'atténuer mes angoisses en décidant de me focaliser sur le présent. ». Je perçois cette exposition comme une sorte de prétexte qui permettrait de marquer une pause.

Se reposer en faisant, de temps en temps, une exposition, un texte, une programmation. Se reposer d'un travail alimentaire aussi : cette exposition s'ouvrira à l'issue d'un enchaînement de missions de montage d'expositions que tu auras assurées, qui te rendent absent des manifestations dans lesquelles nous avons l'habitude de nous retrouver.

Qui peut encore faire grève à l'heure du *free lance* et de la sous-traitance généralisés ?

C'est pour célébrer cette pause que j'aimerais écrire ce texte. Nos répits, comme celui-ci, sont aussi des occasions de redistribuer les tâches et l'argent. Tu as toujours fait ce travail, permis à une communauté de partager une bourse, un espace, une visibilité.

C'est l'histoire de Palette Terre, un lieu que vous avez monté chez vous avec Elsa.

Tu racontes qu'aux Beaux-Arts de Paris tu avais voulu utiliser la caisse commune des étudiant.es pour créer un espace d'expo dans votre atelier mais personne ne t'avait suivi. Puis vous vous êtes installé.es dans le 11ème, où il y avait une pièce en plus : elle aurait pu devenir un salon mais elle est devenue un lieu d'exposition.

2.

Du plus loin que je les connaisse, Bastien et Elsa hésitent à partir de Paris. Iels sont basques, et ne pas vivre au pays basque est en un sens un déracinement. Iels ont cependant joué le jeu de Paris pendant des années, jusqu'à épuisement. Iels ont monté un lieu d'exposition dans leur appartement haussmannien (Palette Terre), se sont intégré.es à la scène, connaissent les patron.nes de café de leur quartier...

Aujourd'hui, c'est la fin de cette période. Bastien et Elsa vont quitter Paris pour retourner sur leurs terres. Cette exposition de Bastien Cosson s'inscrit dans ce mouvement.

« Je fais disparaître cet espace qui m'encombre depuis trop longtemps. », écrit-il pour expliquer pourquoi vider toutes ses photos de téléphone pour en faire une publication.

Pourtant, cette expo n'est pas un bilan. C'est une énième tentative d'agencement d'images pour Bastien. La pratique de l'auto-retrospective n'est pas noble : c'est une pratique que certain.es garant.es de l'art contemporain qualifieraient de vulgaire. Que certain.es autres de ses représentant.es trouveraient narcissique. N'en déplaise à ces jugements de valeur, Bastien a cette manière bien à lui de profiter des occasions d'exposer pour montrer un maximum, ou un panel représentatif, ou un échantillon par période. Il écrit en ce sens l'histoire de sa propre pratique, en même temps qu'il la produit. C'est-à-dire qu'il pense la monstration de son travail par le prisme de son propre regard, plutôt que par mimétisme artificiel des bonnes pratiques de l'exposition. Bastien Cosson ne se regarde pas faire de la peinture, il se demande à quoi correspond le fait d'en faire et de l'exposer.

En ce sens, il se définit avant tout socialement comme peintre. La performativité sociale de sa pratique (en tant qu'artiste et co-fondateur de Palette Terre) est dès lors une manière de rejouer les tropes du « monde de l'art », c'est-à-dire les figures de l'artiste bohème, du galeriste ringard ou branché, du curateur patriarche etc...

La mauvaise foi qui est la sienne (mauvaise foi au sens du paradoxe sartrien, « celui à qui l'on ment et celui qui ment sont une seule et même personne, ce qui signifie que je dois savoir, en tant que trompeur, la vérité qui m'est masquée en tant que je suis trompé »- c'est à dire jouer son propre personnage social), révèle parfois à quel point nos codes élitistes sont snobs et souvent ridicules. Ce n'est pas pour autant qu'il n'y croit pas : j'ai toujours vu Bastien croire, par exemple, très sérieusement, aux potentiels d'expansion marchands de Palette Terre. Mais les résultats de

ces expériences de carrière sont moins importants que ce qu'elles permettent de faire traverser aux personnes qui y participent.

C'est par ce prisme que je comprends l'importance des corps présents dans la représentation que Bastien construit, au fil des ans, des expositions qu'il réalise ou qu'il organise : les photos qu'il en conserve, en ligne ou en archives, sont peuplées de gens - cf les images d'une recherche *google* « Bastien Cosson ». Ce sont finalement plutôt des mises en situation que des expos. Il y a même un compteur de visiteur.euses en page d'accueil de son site.

3.

« Vivre en promiscuité peut être inconfortable, mais vous apprendrez la solidarité avec vos collaborateurices proches. Vous apprendrez à partager votre nourriture et vos occupations. En mangeant, dormant, et chiant vos échanges discursifs, des idées émergeront dans chacune de vos têtes, le matin, le midi, et la nuit. Prenez un animal de compagnie et nourrissez-le tour à tour. Ne faites pas de sexe entre vous. Par dessus tout, ne romantisez pas la vie commune – habillez vous comme si vous alliez travailler tous les jours, respectez des horaires de bureau, et gardez de bonnes manières. »

Corporate Responsibility and the Swine We Are, Bernadette Corporation, 1997

D'un autre point de vue moins sociologique, la pratique de Bastien Cosson dans tout ce dont elle constituée (peindre, organiser des expos, vendre des œuvres, écrire des communiqués de presse, monter des camions en manif, bientôt ouvrir un centre d'art auto-géré...), est simplement conceptuelle. Elle s'inscrit ainsi dans la lignée d'une scène américaine (déjà évanouie), des années 90/2000, des « Non-productive Attitude » pourrait-on dire, dont Reena Spauling et Merlin Carpenter – dont Bastien est proche - font partie.

C'est ce qu'ils ont fait qui donne à Bastien une réelle forme de liberté, tout à la fois *cringe* et réjouissante, dont Elsa Vettier parle pour Carpenter comme une pratique où « l'oeuvre pourrait être n'importe quoi, réalisée par n'importe qui, présentée ou réduite en miettes, nécessairement kitsch dans sa tentative d'être politique – que Merlin Carpenter, qui se dit « artiste-peintre », travaille depuis le début des années 1990. (Ce) qui lui permet de décider de peindre avec un certain talent figuratif des personnalités et des canards ou d'exposer des tableaux dissimulés par leurs couvertures de transport ; de prendre un pinceau le soir du vernissage pour couvrir des toiles blanches d'insultes à l'égard des banques et de son galeriste ou encore de dépenser l'argent de la production en produits de luxe. »

Dans un contexte français et beaucoup plus modeste (précaire même), à l'aube de 2025, qu'est-ce qui résulte d'une telle ré-appropriation ? Que reste-t-il de la peinture conceptuelle, du détournement des outils de production capitaliste au profit du geste artistique, de la mise en danger du médium pour contribuer à la critique systémique et institutionnelle ? Cette comparaison ne fait sens que si on lui trouve des différences profondes : Bastien ne mélange pas tout, ne met pas tout au même niveau comme l'ont fait ceux-là avant lui.

Il sait que d'un côté il va en manif gilets jaunes avec ses amix militantx et loin du cortège « Art en grève » ; et que de l'autre il fait de la peinture conceptuelle. L'un ne va pas sans l'autre, mais aucun n'est fait pour justifier le premier.

« En parallèle je peins mais je peux dire qu'être peintre ne me suffit pas. Une grande partie de mon travail d'artiste consiste uniquement à tout faire pour pouvoir le rester. Privilège fragile, exaltant, exténuant. » (portfolio 2023)

La réalité c'est que c'est une question existentielle qui ne le lâche jamais : il n'y a aucun sens à peindre et à faire des expositions, mais paradoxalement il n'y a rien de mieux à faire que ça. J'entends dès lors qu'il ne s'agit pas de ne pas savoir techniquement ou intellectuellement faire autre chose, mais plutôt d'une manière d'être au monde. Être peintre comme identité est un choix sur lequel on ne revient pas, même s'il s'agit de devenir en un sens humilié par la place que cela implique au sein de son propre milieu.

« J'ai d'abord échoué en tant qu'élève, puis comme étudiant en art, avant d'échouer en tant que jeune artiste. J'ai ressenti une grande frustration en passant à côté des prix, des mentions et des distinctions en tous genres quand certains de mes amis vivaient eux la réussite de ces jeunes années. » (portfolio 2023)

4.

On pourrait dire qu'être peintre, si c'est un rapport et un regard sur le monde, est un *gaze*. Le regard de Bastien est ainsi orienté, pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur qui consiste en cette capacité à ne rien laisser passer : toutes les images valent le coup. C'est comme ça que se crée sa collection ici présentée.

Regard malaisant parfois, puisque tout est susceptible d'être représenté par son regard. Dans la sélection d'images, c'est bien Bastien, et seulement lui, qui représente Elsa et Cosma (sa fille).

« Délire égotique, j'imprime ma vie en 960 pages couleurs. Je rends visible ce qui n'intéresse pas grand monde. Je fais ça pour moi, Elsa, Cosma, quelques [ami.es](#) et, idéalement, pour la peinture. » (portfolio 2023)

« C'est comme si j'étais un personnage qu'on performerait ensemble. C'est comme un jeu de rôle qui entretient notre relation, qui prendrait une charge érotique. Il veut me représenter pour « upgrader » notre relation. Bien sûr qu'il y a une esthétisation, une romantisation de notre rapport amoureux. J'ai l'impression que Bastien a besoin de représenter la réalité pour la faire exister. C'est une grande différence entre lui et moi : moi je fais des documentaires dans lesquels j'essaye de raconter le monde à travers le cinéma direct ; lui, il a besoin de tout intensifier. C'est une intensité qui bien sûr cache une sorte de peur du vide. Il a besoin de pousser les choses pour voir jusqu'où ça tient... La seule situation dans laquelle il m'a mise qui ne m'a pas convenue n'est pas quand il m'a peinte ou photographiée, mais quand il m'a faite peindre : là je me suis sentie prise au piège, comme si au lieu de jouer avec moi, il avait joué de moi. ». (Elsa, 2023)

5.

« Les peintures de Bastien Cosson sont compulsives, il casse, coupe, gratte. Il colle, cache le fluo pour du bleu si sombre que l'on se retrouve au fond d'un lac absorbé par des couleurs non répertoriées, noyées ; puis il ajoute des paillettes, pour que la toile conserve un semblant de fête. Il y a du gris, du rose, des couleurs griffées puis noircis. Les couches superposées forment une croûte prête à s'effondrer. Ses peintures sont saturées, elles sont un chantier sans fin qui pue le solvant. Des toits d'immeubles en miroir avec le cosmos. Et une fois terminée, il détruit encore et recommence exactement la même chose, jusqu'à ce que l'œil s'épuise. » (Josquin Gouilly-Frossard, 2020)

Hiver 2019

C'est un soir où la nuit se couche tôt. On arrive à Villejuif, là où Bastien a un atelier en mezzanine. Tout est un peu froid, un peu triste, très « bohème ». Gala et moi sommes venues choisir les peintures qu'on montrera dans l'expo qui ouvre bientôt à Treize (mars 2019). Je n'ai pas eu de meilleure idée pour intégrer une meuf dans le processus collectif que de proposer à mon amie Gala, elle-même peintre quand elle était aux Beaux-Arts et aujourd'hui brodeuse, de participer à cette sélection des peintures. Rétrospectivement je ne sais pas si c'était pertinent, et surtout je ne suis pas sûre d'avoir mis Gala dans une situation confortable.

Nous avons décidé de regarder TOUTES les peintures stockées. Gala et moi essayons de les comprendre puis de les agencer. Il y a la grande verte. Il y a la bleue et noire. Il y a les plusieurs à rayures. Des prints du cou d'Elsa, marqué par les ventouses de son acupuncteur. Il y a d'autres impressions photos en chantier. L'ensemble crée une iconographie d'un moment, une « teinte », un post d'un blog ; on repart en étant sur.es de rien. On décide qu'on ramènera tout dans l'expo, dans tous les cas.

Printemps 2023

Je suis revenue dans cet atelier. Comme la dernière fois, il y a un stock énorme de toiles empilées de dos, posées les unes sur les autres. Aucun tableau n'est fait pour être le « meilleur », ni pour se démarquer afin d'être l'élu digne d'être montré ou vendu.

Derrière la table de travail, il y a un petit tableau fait de chutes de tissus léopard, bleu, noir. Il est différent des autres, il est « fini » (rempli, plein, il se tient dans tous ses coins). Sur le côté, une grande toile beige presque vierge, seulement quelques bandes collées. Aucune étape de processus de fabrication n'est cachée dans ces tableaux, la transparence est une éthique de production.

Je vois la tête de Virgile, mon enfant, imprimée et découpée sur une autre toile sortie du stock. Je me dis que ces tableaux grouillant, statiques, qui se tiennent droits sur les murs ou lasses au sol, sont comme une sorte de bande qui traîne dans l'atelier. Ils pourraient éternellement être là, mais eux aussi vont déménager, dans un endroit où, finalement, ils feront la même chose.

Bastien prend soin de ses tableaux et ses photos comme il prendrait soin d'une portée d'animaux ou d'une plantation : il s'en occupe comme un tout, pour les préserver ; pour la survie de leur fonction et pour l'écologie qui se crée dans l'équilibre des uns avec les autres ; pour la survie de son activité et de celles qui y sont représentées.

Olga Rozenblum